ARQUIVOS
do
CENTRO CULTURAL
CALOUSTE GULBENKIAN

VOLUME XLIV

La littérature d'auteurs portugais en langue castillane

FUNDAÇÃO
CALOUSTE
GULBENKIAN

CENTRO CULTURAL CALOUSTE GULBENKIAN
LISBOA-PARIS 2002

PROLOGUE

José Miguel Martínez Torrejón

Que la frontière séparant l'Espagne du Portugal soit la plus ancienne d'Europe ne veut pas dire qu'elle soit ni la plus profonde, ni la plus haute ni la plus escarpée. Bien que, périodiquement, l'« autre », spéculaire, apparaisse comme dangereux et que l'on ressente le besoin de creuser cette frontière plus profondément encore, il est certain que la ligne de démarcation a été plus perméable et s'est montrée bien plus propice à des échanges féconds qu'on ne veut bien le dire parfois : tout un chapitre de l'histoire de la littérature espagnole a été écrit au Portugal ; tout un chapitre de l'histoire de la littérature portugaise s'est écrit en espagnol. Et cependant, ces deux histoires persistent à ignorer les auteurs qui habitent dans cette région frontalière si peu confortable. Une région où fleurissent manuscrits et éditions *princeps* dont il serait souhaitable d'avoir des éditions modernes critiques et annotées. Par conséquent, l'absence d'une connaissance générale de ces textes est regrettable ainsi que la rareté d'études spécialisées, sans toutefois nier la valeur de celles qui ont été réalisées.

Pour peu que nous essayions de nous pencher sur les origines d'une telle ignorance, nous nous trouvons en présence d'un patriotisme mal compris (encore convient-il de se demander s'il en existe de bien compris). Mais c'est un patriotisme qui ne semble pas avoir touché les Portugais ou les Castillans du Moyen Âge. Comme le rappelle Ivo Castro dans ce même volume, il s'agit d'un phénomène qui se répète dans toute l'Europe : le prestige littéraire amène les locuteurs d'une autre langue à imiter tel ou tel genre littéraire dans la langue où ces derniers ont atteint le plus de prestige. C'est pour cette raison qu'Alphonse le Sage écrit ses *cantigas* en galaïco-portugais, et c'est également pour cela que, dans les années qui font la transition entre le XVe et le XVIe siècle, les Portugais écrivent souvent en castillan, une langue largement représentée dans le *Cancioneiro Geral*. Pour Maria de Lourdes Crispim, le connétable D. Pedro lui-même, le premier auteur de quelque poids qui ait acquis une renommée en cultivant le castillan, serait le produit de cet état de choses : il écrit en castillan pour des raisons d'histoire littéraire, suivant en cela une mode en train de se répandre à travers la Péninsule.

On ne peut pas davantage ignorer l'importance de l'avancée de la politique. Si, au XVe siècle, l'Aragon (et, à moindre échelle, la Catalogne) se « castillanise » à pas de géant, c'est parce que sa nouvelle dynastie, les Trastamare, est castillane et fera passer sa langue littéraire jusqu'à la Cour

de Naples. L'alliance politique progresse aussi à l'ouest de la Péninsule, renforcée de ce côté-ci grâce aux mariages qui, s'ils ne parviennent pas à réaliser l'unité qui verra le jour en Castille et en Aragon, donneront néanmoins la possibilité à un noble portugais de sang royal de s'installer sans plus tarder sur un trône catalan, créé expressément pour lui en attendant celui de l'Aragon. Le connétable D. Pedro ne réussira pas dans ses prétentions mais il faut se demander jusqu'à quel point il est conscient, quand il écrit, du fait que le castillan est devenu la langue de la Cour d'Aragon – aux destinées de laquelle il aspire à présider – ou s'il est animé d'un dilettantisme culturel bien moins conséquent.

Si le cas de D. Pedro ne peut pas être été tiré complètement au clair, lorsque, deux générations plus tard, les plans politiques se concrétisent par la présence ininterrompue, quatre-vingts ans durant, de reines castillanes à la Cour du Portugal, ils nous fournissent là un fil conducteur beaucoup plus solide pour écrire l'histoire de l'usage littéraire du castillan. C'est à cette Cour, dans les deux langues, que fleurit l'œuvre de Gil Vicente, l'un des rares écrivains bilingues à qui la critique a rendu justice, et c'est aussi à cette époque-là que Garcia de Resende rassemble son *Cancioneiro Geral* bilingue.

La génération que nous pouvons appeler la seconde est plus importante pour l'étude du phénomène : elle intéresse le règne de Jean III et de Catherine qui gouvernent une Cour plus sérieuse et plus sobre. Manifestant par ce biais, entre autres, leur intérêt pour les aspects doctrinaux et pour la refonte de l'éducation, les souverains favorisent l'immigration d'Espagnols ; les uns sont expressément engagés pour soutenir cet objectif, comme Francisco Cano, chapelain de la reine, mais également Fray Luis de Granada et fray Pedro de Alcántara, Martín Azpilcueta – « el doctor Navarro » – et divers humanistes, qui se consacrent à l'éducation. D'autres sont de purs latinistes, comme les frères Sánchez, oncles du Brocense, qu'ils éduquèrent à Évora et à Lisbonne, ou encore Rui López de Segura, qui dédie au roi Sébastien ses *Grammaticae Institutiones*. L'*Espejo de príncipes* de Francisco Monzón, dont la participation à la réforme de l'éducation est évoquée par Ana Isabel Buescu, allait laisser une empreinte plus forte. Tous ces auteurs écrivent, font imprimer leurs œuvres au Portugal et s'intègrent à la vie et à la culture de leur nouveau pays sans éprouver la nécessité de changer de langue. À l'inverse, on trouve des Portugais tellement bien intégrés à la vie et à la culture espagnole qu'on en oublie souvent leur origine, et c'est peut-être la raison pour laquelle ils ont été mieux traités par les critiques. C'est le cas de Jorge de Montemayor dont Juan Montero trace ici le portrait, et de Miguel Sánchez de Lima († 1567), dont l'*Arte poética* fait ici l'objet de l'attention de Aníbal Pinto de Castro.

L'appétit internationaliste de la culture humaniste aplanit les difficultés que pouvait amener cette circulation d'auteurs. Le même élan qui pousse à lire en d'autres langues a pour résultat une soif de traductions qui constituent tout un chapitre du monde hispano-portugais. Les modèles

latins, classiques et renaissants sont diffusés au Portugal dans des traductions castillanes, et les Portugais en arrivent à traduire en castillan d'autres langues étrangères, parfois même pour leur propre usage, comme António Rodrigues Portugal qui traduit du français la *Crónica ... de los nueve ... de la fama* (1530), et Nuno Fernandes do Cano le livre des *Proverbios* (1544), tous deux publiés à Lisbonne. Dans d'autres cas, il s'agit de poètes qui vivent en Castille et qui traduisent pour un public (un marché) auquel ils se sont parfaitement intégrés, comme Montemayor lui-même, auteur de la meilleure traduction de Ausiàs March (1560), et Henrique Garcés, également traducteur des *Lusiades*, qui mène à bien la première version complète du *Canzoniere* de Pétrarque (1591). Plus curieuse est la première traduction partielle de Pétrarque, due à Salomón Usque, juif portugais exilé, et publiée à Venise en 1567. Le choix qu'il fait du castillan répond sans aucun doute au dessein de toucher le marché considérable de la communauté séfarade en exil, sans compter le fait que la présence espagnole, qui s'accroît sans cesse en Italie ou aux Pays-Bas, publie également des traductions partielles de la Bible en castillan (David Cohen de Lara, Abraão Cohen Ferreira).

Le bilinguisme est l'un des moyens dont se servent les humanistes portugais pour être en relation avec l'Europe. Parallèlement aux traductions, les Portugais sont conscients d'avoir la possibilité de faire entendre plus largement leur voix en écrivant en castillan. C'est ainsi que Pedro Nunes explique son choix de la langue dans son *Libro de álgebra* (1567). Le fait de lire et écrire en castillan finit par être considéré comme un exercice enrichissant pour la propre culture de chacun et, paradoxalement, comme un acte de patriotisme. C'est l'une des conclusions intéressantes à laquelle est parvenue Isabel Almeida, dans ce volume, à propos de Ferreira de Vasconcelos et de Magalhães Gândavo.

L'approbation royale, l'habitude et un sens de l'imitation de ce qui est excellent, bien raffermis par les présupposés aristotéliciens, expliquent la production en castillan de poètes très attachés au modèle de Garcilaso de la Vega : si Sá de Miranda, dans ses octosyllabes, est bilingue, il ne fait en cela que suivre les modèles proposés par ses contemporains du *Cancioneiro Geral*, mais son bilinguisme dans les décasyllabes est étroitement lié à son admiration pour le poète tolédan. On peut en dire autant de Diogo Bernardes (1530-1595), qui écrit lorsque Garcilaso est déjà considéré indiscutablement comme un classique. Ignacio Navarrete écrit ici sur ces deux cas ; celui de Manuel de Portugal (1520-1606) est comparable, mais ce dernier est plus servile dans ses imitations et son inspiration est moindre lorsqu'il n'écrit pas dans sa propre langue. À la même époque, Pero de Andrade Caminha se montre rebelle à imiter Garcilaso, tout comme à faire usage du castillan, dans les décasyllabes ; mais, ainsi que Vanda Anastácio le fait remarquer, il conserve la spécificité genre/langue littéraire qui attribue le castillan aux octosyllabes. C'est aussi ce que fait Camoëns. Francisco da Costa (1533-1591), l'un des personnages les plus

intéressants de cette génération, écrit abondamment durant sa captivité au Maroc, passant facilement d'une langue à l'autre, en *medida velha* et en décasyllabes ; ses *autos* religieux, représentés à Fez dans les deux langues par les prisonniers de la bataille de Ksar el-Kébir, revêtent un intérêt particulier. Dans le sillage du *Cancioneiro Geral*, les *cancioneiros* de cette époque sont tous bilingues ; ils incluent des poètes castillans mais aussi de nombreux poèmes de Portugais bilingues, qu'ils soient connus ou non.

C'est probablement l'Âge d'Or de la littérature hispano-portugaise (et à coup sûr si nous parlons de la poésie lyrique) ; cependant, c'est aussi l'âge d'une certaine nervosité nationaliste, à l'origine d'une abondante protestation politique. Un échantillon qui montre où en est parvenue la dépolitisation de l'usage des langues nous est donné par la plus féroce satire portugaise contre les Philippe ; elle s'exprime sans ambages en castillan, comme dans le cas des nombreux poèmes anonymes qui sont signalés dans ma contribution à ce volume. Mais peut-être que l'exemple le plus évident de ce divorce entre langue et nationalisme est représenté par un poète qui ne figure pas ici, parce qu'il est principalement un poète lyrique : D. Manuel de Portugal, qui, dans les décennies où se conçoit et se consomme l'union ibérique fut si irréductiblement nationaliste qu'il finit par figurer sur la liste noire de Philippe II, parmi ceux qui n'obtinrent pas son pardon, et qui écrivit pourtant beaucoup plus de vers en castillan qu'en portugais, avant et après 1580.

D'autres poètes qui ne sont pas lyriques s'adonnent également à user du castillan, même s'il n'est pas aisé de savoir s'ils le font pour suivre la mode ou parce qu'ils souhaitent une plus grande diffusion ou si, au contraire, ils écrivent sur commande et guidés par des nécessités politiques. C'est le cas de Jerónimo de Corterreal, qui a dédié à Philippe II, dans la langue de ce dernier, un long poème épique sur la victoire de Lépante (1576).

L'union ibérique ne fera qu'augmenter cette tendance. Les poètes portugais chantent dans leur seconde langue des entreprises spécifiquement castillanes, comme *La conquista... de Granada*, de Duarte Dias († 1590), étudiée ici par António Cirurgião, ou panhispaniques, comme l'*Hespanha libertada* (1618), de Bernarda Ferreira de Lacerda, ou encore mythologiques, comme la *Gigantomaquia* (1626), de Manuel de Galhegos. La littérature religieuse, qui fait ici l'objet de l'attention de Pierre Civil, s'exprime abondamment en castillan, soit du haut de la chaire (la *Canción real al Smo. Misterio del Avemaria*, de Garcia Alexandre, 1635), soit depuis les couvents, où abondent, bien après la Restauration encore, les religieuses bilingues, comme Soror Violante do Céu (1601-1693) ou Sor María de Jesús Agreda (*Mística Ciudad de Dios*, 1681). En dehors de la hiérarchie ecclésiastique, l'aristocrate D. Manuel de Portugal, déjà mentionné, publie en castillan son long poème mystico-pastoral (*Obras*, 1605).

Le théâtre est un phénomène nouveau. En même temps que la pratique castillane qui destine les bénéfices des théâtres aux hôpitaux,

pratique directement liée à la popularité du genre, entrent à Lisbonne les compagnies de théâtre castillanes et un théâtre autochtone bilingue se constitue. Jacinto Cordeiro (1606-1646) qui, comme nous le révèle Christophe Gonzalez dans ce volume, doit être fondamentalement lu à la lumière de la politique, écrira ses œuvres, produites à Lisbonne, dans les deux langues.

La poésie continue à être la reine du bilinguisme : les poètes maniéristes et baroques passent d'une langue à l'autre avec la même facilité que leurs prédécesseurs : Duarte Dias lui-même († 1590), Soropita († 1595), André Falcão de Resende (1527-1599), et surtout Quevedo Castelo Branco, étudié ici par Luís Gomes, perpétuent la tradition de ceux qui les ont précédés, et la mèneront jusqu'au XVIIIe siècle, comme on peut le vérifier en parcourant les nombreuses pages de la *Fénix Renascida*.

Les émigrés, ces Portugais installés en Castille et qui s'intègrent à cette nouvelle vie culturelle sans perdre pour autant leur identité portugaise, constituent une section à part : ce sont des figures mineures, comme l'aristocrate D. Francisco de Portugal (1585-1632), modèle d'élégance dans le Madrid de Philippe III, et qui acquit de la renommée grâce à son *Arte de galantería*, ou Matos Fragoso († 1692), médecin de l'Alentejo qui fit un triomphe dans les théâtres madrilènes. Deux grands polygraphes se détachent du lot : Manuel de Faria e Sousa (1590-1649) et Francisco Manuel de Melo (1608-1666). Faria e Sousa écrit en castillan ses grandes synthèses sur l'histoire du Portugal et de ses colonies (*Europa portuguesa, África portuguesa, Ásia portuguesa*) ; poète en portugais, il est surtout connu comme éditeur et grand commentateur de Camoëns. La plus grande partie de l'œuvre de Faria e Sousa a été publiée après sa mort, lorsque les Bragance se trouvent déjà fermement assis sur le trône du Portugal restauré, mais cela n'empêche en rien que ni les *Historias portuguesas*, ni l'édition commentée de la lyrique de Camoëns, « príncipe de los poetas ... de España », soient publiées à Lisbonne, en castillan. À la différence de ses contemporains, Francisco Manuel de Melo trouvera sa place dans l'histoire des Lettres espagnoles, en raison de son *Historia de los movimientos y separación de Cataluña*. On ne doit pas s'étonner que Melo ait écrit son histoire en castillan, alors qu'il était au service de son parent Philippe IV et avait participé à la répression du soulèvement catalan. Mais il est plus surprenant que, de retour au Portugal et au service de Jean IV en 1641, il ait dédié au nouveau roi et au père de ce dernier, le duc Teodósio de Bragance, leurs biographies respectives *(Tácito portugués, D. Teodosio II)*, et qu'il l'ait également fait en castillan. Il est vrai que le roi lui-même écrivit dans cette langue sa *Defensa de la música moderna* (1649).

La Restauration fait diminuer, mais non disparaître, l'usage du castillan, qui continue à s'appliquer à tous les genres, y compris ceux qui touchent de près à la vie politique (panégyriques des Bragance, satires anticastillanes). Le XVIIIe siècle nous donnera, outre la publication de la bilingue *Fénix Renascida*, compilée au XVIIe siècle, des exemples de moins en-moins

fréquents de l'usage du castillan, comme dans le cas des cinq *autos* du *Triunfo do Rosário* (1740) de Soror Maria do Céu (1658-1753), qui font suite à une longue et prestigieuse tradition espagnole d'*Autos sacramentales*. La poésie lyrique, surtout celle des académies serait copieuse jusqu'au début du XIXe siècle.

Mais c'est au cours du XVIIIe siècle que finit par mûrir la correspondance langue/État, qui vient de la Renaissance et qui a été défendue au Portugal par Ferreira. Les initiatives culturelles, comme toutes les autres, proviennent maintenant plus que jamais de la Couronne, de l'État centralisé qui unifie le pays autour de trois ou quatre signes d'identité indiscutables, la langue étant nécessairement l'un d'entre eux. Le castillan se trouve ainsi éradiqué en tant que langue active de culture et l'on favorise l'anachronisme qui consiste à punir par l'ignorance et l'oubli tous ceux qui, vus à travers cette nouvelle perspective, ont commis l'impardonnable erreur d'utiliser la langue de celui qui était redevenu l'éternel « autre » du Por-tugal.

L'archéologie culturelle des romantiques ne va pas racheter le plurilinguisme international médiéval, et n'éprouvera pas de respect pour lui. Bien au contraire, ce qui les intéresse dans le Moyen Âge, c'est la geste héroïque, la lutte pour se différencier des Maures ou des Castillans : un patriotisme qui veut le retour à l'essence ne peut se passer de la langue, élément fondamental pour creuser une frontière.

Néanmoins, c'est au positivisme du XIXe siècle que l'on doit la première attention érudite portée au domaine hispano-portugais. Domingos García Péres, médecin binational et bilingue, compile son *Catálogo razonado...*, qui n'a pas encore été dépassé. Après lui, Sousa Viterbo sélectionnera le meilleur de la moisson pour élaborer une sorte de bibliographie commentée. Cependant, un si grand connaisseur (et, partant, pourfendeur de l'ignorance) et défenseur du domaine hispano-portugais ne résiste pas à la tentation d'expliquer de façon essentialiste et peu flatteuse l'objet lui-même de son étude :

> ... uma circumstância especial, propria da nossa índole, a mania do estrangeirismo, feição de tendencia cosmopolita, contribuiu em grande parte para o alastramento da literatura hespanhola. (1915 :164)

Un tel état d'esprit explique sa réaction devant le refus d'António Ferreira d'écrire en castillan : un dithyrambe patriotique (recueilli dans ce volume par Vanda Anastácio) qui se fit entendre dans l'enthousiasme général pendant tout le XXe siècle. En effet, ce n'est pas non plus le supposé caractère scientifique qu'acquièrent les études des Humanités au XXe siècle qui élimine le patriotisme de ce champ d'étude. Le paysage est le même du côté oriental de la frontière, où l'intérêt pour le domaine hispano-portugais produisit le catalogue de Martínez Almoyna, qui, outre qu'il est confus et défectueux, n'a pas la prétention d'être une étude. Dans un autre volume

des *Arquivos*, Pilar Vásquez Cuesta publie enfin une solide étude d'ensemble, portant sur l'époque de Camoëns, en adoptant le point de vue nationaliste portugais qui considère l'usage du castillan comme le résultat exclusif d'une politique espagnole de colonialisme culturel qui ne fait qu'appauvrir l'autochtone. Finalement, des deux côtés, sont publiés des travaux portant sur tel ou tel auteur, mais avec une bien pénible parcimonie. En ce qui concerne la réédition d'auteurs bilingues ou « translinguistiques », il n'en existe presque aucune : « que les Portugais le fassent car "il" est l'un d'entre eux », et « que les Espagnols le fassent, ce n'est pas pour rien qu'"il" a écrit dans leur langue », voilà les réponses convenues dans la politique académique d'aujourd'hui.

Dans ce milieu-là, en dépit d'excellentes études particulières, la littérature hispano-portugaise conserve son aspect insulaire. Une île assez peu fréquentée : les histoires de la littérature espagnole continuent à ignorer Diogo Bernardes et Matos Fragoso, les histoires de la littérature portugaise, qui n'oublient pas le *Naufrágio de Sepúlveda* de Jerónimo Corterreal, persistent à omettre de mentionner sa *Felicísima victoria*, ou bien la mentionnent comme à contrecœur, et ne parlons pas de la *Conquista... de Granada*, ni de Bernarda Ferreira de Lacerda. Les *cancioneiros* bilingues, l'œuvre de Gil Vicente et celle de Montemayor paraissent seuls bénéficier d'une vie critique et bibliographique normale. Pour parvenir à cette normalisation il est indispensable de continuer les travaux de Marcel Bataillon, Edward Glaser, Eugenio Asensio, Pilar Vázquez Cuesta, Arthur Askins ; indispensable aussi de réaliser des éditions critiques des grands auteurs, et de faciliter l'étude de l'ensemble.

Le colloque qui s'est tenu au Centre Culturel Portugais en octobre 2001 a réuni quelques spécialistes des genres nécessitant le plus d'attention, avec le désir de susciter un dialogue générateur de nouvelles études dans ce domaine ; c'est ce même objectif qui nous amène maintenant à publier leurs communications. Il ne me reste qu'à remercier la généreuse et estimable Fondation Calouste Gulbenkian, qui a déjà une longue histoire en matière de publications hispano-portugaises, et tout particulièrement le Professeur Francisco Bethencourt, directeur de ce Centre Culturel qui a eu la clairvoyance d'organiser ce colloque, a su l'accueillir fastueusement et enfin faciliter la publication du présent volume que nous laissons maintenant découvrir au lecteur.